Quelle Église ?

Les temps fini et infini de l'Église dans la *Dogmatique* de Karl Barth
Lectures barthiennes V

Michel Clément Ph.D.

"*Comme ainsi soit que Sathan vous eust basti un labyrinthe d'un infinité de scandales...*"[1]

"Qui est scandalize, que ie n'en soit brusle" ? [2]

De quelle Communauté s'agit-il ici, alors qu'elle se délite ? Et nous ne pouvons en minimiser les effets et moins encore les aspects tragiques que des hommes et des femmes engagés ressentent et vivent, pris dans ses rets aussi divers qu'intimes. Nous ne pouvons plus comprendre et vivre en cette Communauté de foi dans cette illusion récurrente de temps immémoriaux et confortables, entre les chimères d'une paix que l'on voulait jadis partagée[3] et les violences commises, "Bible en main", qui dévoilent cet inextinguible déversement de gorgones ![4] Certaines théologies sont-elles en cause ? De toutes évidences, elles le sont, mais de ce constat simple et précis, on s'acharnera ça et là, à en défaire les traits pour toujours et davantage s'assurer que l'*Imperium sanctum* ne soit ébranlé.

Les Réformateurs en ont déduit que l'on ne pouvait plus confondre, à raison, l'Église-État investie du sacré, et la communauté spirituelle de tous les saints, malgré la croyance séculaire que l'on disait fondée sur le martyr de Pierre et de Paul dans la capital de l'Empire ; le mythe ne pouvait "éternellement" résister à la butée des Évangiles ! C'est précisément sur cette conviction que Christ ne peut être que scandale puisque sans lui, l'idole sous toutes ses formes ne pourrait que resurgir,[5] et ainsi laisser s'installer une conscience endormie où la raison et le jugement n'agissent plus ; il est donc celui qui brise toutes idoles par sa parole prêchée, par sa mort infâme préparés par la trahison des hommes et sa résurrection à laquelle la raison sans cesse résiste.

Calvin, après avoir longuement parlé des errements du christianisme, des persécutions et des problèmes de l'Église qu'il dirige, dresse un portrait de ce que devrait être cette communauté des saints guidée par l'Évangile : *"La Chrestienté requiert que nous soyons enfans, non pas de sens, mais de malice. Le tout est, que nul n'apporte en l'Eglise de Iesus Christ une vaine confiance de son engin ou sçavoir, que nul ne soit enflé d'orgueil, ou preoccupé d'un degoustement, pour repousser ce que l'on luy propose devant qu'y avoir bien pensé".*[6]

Nous tenterons par ce court article de rester au cœur même de ces trois tomes longuement cités de la *Dogmatique*, et d'extraire l'essentiel d'un travail à la fois théorique et pratique qui analyse, avec une rare amplitude, tous les aspects de problèmes jadis rencontrés lors des différents ministères de Karl Barth qui n'a pu que constater, avec effroi et lucidité, l'effondrement d'un monde – le sien en occurrence et celui de millions de personnes –, par la destruction de l'Europe et la banalisation des crimes d'État, ainsi que la chute d'Églises chrétiennes dont il fera un diagnostic impitoyable.

*

La tension à laquelle doit répondre chaque génération et la solution qu'elle doit apporter au jeu de l'ordre/désordre du monde et de l'Église comme communauté finie que l'espérance de l'Évangile permet non pas de dépasser, ce qui demeure l'ultime erreur de la théologie chrétienne, cette même réponse se doit avant tout de penser et de vivre cette foi que Barth place sous la lumière du Saint-Esprit ou Esprit de Dieu et de Christ, à la fois puissance de réveil et de rassemblement qui permet à l'homme de participer à l'œuvre de réconciliation de Dieu. On le verra et l'histoire des hommes d'Églises le corrobore, la tâche qui consiste à comprendre ce monde dans la foi et trop souvent à faire silence tellement la folie des hommes est sans pareil, peut compromettre à jamais cette quête de clarté, de vérité et cet espoir ou cette espérance d'une vie meilleure, même au sein d'une communauté de pécheurs. Notre temps restera sans doute marqué par l'abjection, et de surcroît pétri et durablement ravagé par l'opprobre, car de ce siècle tragique que fut le XXe siècle, l'impression persiste, sinon la conviction que les Églises, tout particulièrement, n'en ont rien retenu ; il est inutile ici d'en décrire tous les actes et les paroles d'usurpateurs et autres fondés de pouvoirs qui dévoyèrent toute confiance en cette Parole qui appela tant d'hommes et de femmes à la Lumière que les évangélistes rappelèrent avec force aux incrédules.

L'Église comme communauté des croyants ne peut être qu'imparfaite, mais cela dit, ce qui ne peut nullement soulager les consciences, il y a ce "quelque chose" que l'Évangile met au clair qui nous somme de voir, de comprendre et malgré tout d'annoncer. C'est pour cela que Barth non seulement insiste, mais fonde l'Église sur ce seule principe : *"Le Saint-Esprit est la puissance de réveil par laquelle Jésus-Christ a créé et renouvelle continuellement son corps, à savoir sa forme d'existence terrestre et historique : l'Église une, sainte, universelle et apostolique"*.[7] ; ce n'est pas sans rappeler que certaines Églises issues de la Réforme, après l'impulsion fondatrice, furent parfois atteintes par une succession d'erreurs d'appréciation et de discernement, ainsi que par un certain docétisme, comme le traduit le théologien ![8] Soulignons

par cette citation que l'Église se construit sur un paradoxe qui ne peut évidemment échapper au monde, mais les illusions de la toute-puissance sont pugnaces : *"Selon la volonté et en vertu de l'action de Dieu, elle peut et doit attester, dans sa visibilité même, sa gloire invisible, c'est-à-dire la gloire de Dieu, dans la mesure où, dans son être visible, elle prétend être plus et mieux qu'un témoin de son être invisible, dans la mesure où elle se borne, ou plutôt s'obstine, à se présenter, à s'affirmer et s'imposer comme un facteur historique ; ce qui veut dire : dans la mesure où, à la place de la puissance de Jésus-Christ et de son Esprit, qui la fonde et la régit, elle estime être elle-même, avec ses sacrements, ses cérémonies, ses institutions, sa puissance spirituelle ou sa puissance tout court, le sens de son existence, une grandeur autonome, bref : avoir et être le véritable et dernier mot".*[9] Afin de bien rappeler que Christ est au centre de toutes constructions humaines liées à la communauté ecclésiale, il réitère ce principe qui ne le quittera plus : *"La communauté est la forme d'existence terrestre et historique de Jésus-Christ lui-même"[...] "C'est parce que Jésus-Christ existe que la communauté existe elle aussi ; elle est parce qu'il est. Tel est son mystère ; tel est son être, qui n'est visible que pour la foi dans une troisième dimension".* [10] Par le Symbole de Nicée, Barth entreprend une relecture de ce texte canonique et de la tradition historique du christianisme : ainsi, l'unité telle qu'entendue au XXe et XXIe siècles se serait enfermée dans l'impasse d'une "Église générale" qui régirait de sa propre autorité les Églises dites "partielles", mais le temps a bien révélé l'impasse d'une telle perspective ; en fait, il ne peut y avoir d'hégémonie que Christ et nulle institution ne peut fonder par elle-même l'universalité de la parole et de la foi en Christ : certaines résistances institutionnelles nous l'ont bien fait comprendre par le document *Dominus Jesus* qui a le mérite d'être sans ambiguïté sur les velléités romaines...marquant très clairement la fin des espoirs fondateurs du Concile Vatican II que Karl Barth a accompagné avec joie et lucidité. Toutefois, les débuts de ce dialogue fructueux et les initiatives des uns et des autres au renouvellement de la théologie et de l'ouverture vers une prière commune à tous chrétiens auront peut-être déterminé l'impossibilité d'un retour des anathèmes et des actes violemment séparateurs ; les siècles à venir auront sans doute à l'infirmer ou à le confirmer ! C'est précisément à cette question de l'*una ecclesia* que le théologien s'interroge sur les exclusions scandaleuses ; mais les particularismes et l'histoire réformatrice du christianisme qui a certes érigé des murs séparateurs, n'ont pas à être condamnés[11] pour ce qu'ils ont cru être, dans la vérité, leurs chemins d'une foi authentique ; plus simplement, certaines crispations sont révélatrices d'humanité, mais la violence séparatrice sous le regard du Christ ne relève plus des Évangiles.[12]

Le théologien bâlois a constamment pensé et repensé toute la question

du baptême avec une telle perspicacité que nombre de théologiens ont refusé de comprendre ou de suivre et des institutions ecclésiales, trop souvent intellectuellement sclérosées, d'en admettre la pertinence[13]. Par cette ouverture vers l'un des deux sacrements reconnus par les Églises de la Réforme, Barth ne voulait qu'entrer en discussion sur les conditions de la *catholicité* ou plus exactement de la théologie qu'elles supposent alors que l'Église romaine se déclare "catholique" comme une de ses définitions ou caractéristiques exclusives ; mais vis-à-vis de cette prétention à l'universalité, que certains diraient "usurpée", il est vrai que les Églises de la Réforme ont renoncé tout au long de leur histoire à réfléchir sur ce point, alors que leur *catholicité* était authentique. A cela, il y a diverses remarques que le théologien précise sur l'universalité : *"Mais la communauté catholique, universelle, c'est-à-dire la vraie communauté de Jésus-Christ, est l'Église également dans son rapport avec ses membres, les chrétiens. Le chrétien est d'abord membre de la communauté chrétienne, et c'est ensuite et comme tel seulement qu'il est personnellement un chrétien par son être et son comportement particuliers. Cela signifie : la foi chrétienne est d'abord la foi de la communauté chrétienne, et c'est ensuite et comme telle qu'approuvée et partagée par eux, elle est la foi des individus".* Un autre aspect qui retient logiquement l'attention du théologien ne peut être que la succession apostolique qu'il aborde frontalement : ainsi, après avoir décrit non sans ironie une succession apostolique construite sur une "jurisprudence surnaturelle", il en conclue de la façon suivante : *"L'apostolocité, c'est-à-dire la vraie Église, serait dès lors quelque chose que l'on serait à même de constater simplement en consultant la liste des évêques transmise par la tradition, liste dont on parviendrait à démontrer l'authenticité par un examen historico-critique de cette tradition et que, dans le cas le plus favorable, la découverte de reliques d'apôtres pourrait finalement venir confirmer. Il est évident qu'alors le Saint-Esprit et la foi ne seraient pas nécessaires : il ne faudrait qu'un peu de savoir archéologique – non critique ou critique suivant le cas".*[14] La conclusion n'en est pas moins très claire quant au principe d'une Église une, catholique et apostolique qui n'est exclusif à aucunes Églises historiques, mais en second lieu, la question du temps de l'Église surgit, en particulier dans ce temps intermédiaire entre la Première parousie, celle de la révélation de Pâques aux disciples et la Seconde attendue dans l'espérance. C'est précisément ce temps que les communautés chrétiennes vivent depuis plus de deux mille ans avec leurs faiblesses, que Barth qualifie d'"ontologiques", mais toutefois avec une certaine indulgence vis-à-vis de nombreux crimes aux répercutions durables et désastreuses[15], mais seule la foi en Christ constitue sa force : *"C'est dans la foi seulement qu'elle peut être forte à partir de ce qui marque son origine – forte au point d'être capable de triompher de toutes les difficultés et de renverser tous les*

obstacles. Sans la foi, nous voulons dire : si elle devait marcher ici tant soit peu par la vue, elle ne pourrait qu'être faible, mortellement faible".[16]

Sola Fide a été une des principes au cœur de la Réforme et Barth le rappelle en d'autres mots, comme l'élément essentiel qui fonde l'Église ; ce qui paraît d'emblée évident, ne peut l'être, du moins de l'extérieur de la vie de foi. Il tentera donc d'en définir certains éléments anthropologiques : *"La foi est une activité humaine qui, dans sa spontanéité, sa liberté même, n'est comparable à aucune autre. Mais elle existe "dans un rapport", elle est lié à un objet : à une réalité qui, se trouvant en face du croyant, est clairement distincte de lui, ne saurait se réduire à sa foi ni a son existence de croyant ; et encore bien moins peut-il s'agit d'une réalité qui n'aurait de consistance que dans l'existence du croyant, qui en procéderait, qui subsisterait ou s'écroulerait avec elle. C'est le contraire qui est vrai : la foi existe et disparaît en même temps que son objet. Elle en dépend entièrement".*[17] ; ce rapport entre Christ et le croyant, entre celui-ci avec le monde et l'Église qui reçoit et met en forme ce lien inédit, exige que la foi *pro me* du croyant, tout à fait légitime par ailleurs, s'accomplisse, voire qu'elle s'incarne dans la communauté des croyants, exactement comme Paul l'exprime dans Galates (2, 20) : *"Si je vis, ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi"*, car la foi n'est pas que privée, c'est la communauté qui la révèle à elle-même par ce rapport à la Parole de l'Esprit de Dieu. Certes, l'homme pourra changer le cours de son existence par sa réponse, dans une complète liberté à laquelle l'Esprit lui donne accès, mais il ne pourra qu'errer et fuir dans les voies sans issue qu'il poursuit sans cesse, s'il se met en tête d'imiter Jésus-Christ dans un effort insensé de l'atteindre par des voies spéciales ou privilégiées.[18] Devra-t-il aussi comprendre que sa situation de pécheur est complète, et par conséquent, cette prise de conscience lui aura ouvert le chemin de la foi et que par celle-ci des connaissances nouvelles l'ouvriront à une authentique vérité de lui-même par Christ.[19] La vie de foi n'est pas un long chemin de mortifications qui rassure une mauvaise conscience, toujours anxieuse de son impureté, mais plutôt de renoncements ou de choix qui départagent, tels que les traduit Paul ; la foi ne peut être que guérison, ce que Barth appelle le *"rétablissement de mon droit à la vie"* que l'homme reçoit comme une grâce de Dieu dont il n'est nullement le créateur.[20]

Ω

"Certes la foy ne gist point en ignorance, mais en cognoissance ; et icelle non seulement de Dieu, mais aussi de sa volonté".[21]

En quoi consiste ce que Barth nomme l'édification de la communauté et l'amour chrétien, tous deux formant la sanctification, laquelle est au cœur de

la réconciliation du monde avec Dieu ? Tout d'abord, il rappelle l'importance de l'Esprit de Dieu dans le développement concret de la communauté et il s'interroge à partir du concept d'Église réelle/Église fictive sur tous les aspects de ce que signifie la réalité de l'Église dans le monde, ce que la citation suivante décrit plus précisément : *"On ne parviendra cependant jamais à voir l'Église réelle aussi directement que l'on peut voir un État dans la personne de ses concitoyens et de ses autorités, dans l'existence de ses rouages, de ses organes, de ses lois et de ses institutions. On peut voir sans doute directement des membres et des autorités, des constitutions et des ordonnances, des dogmatiques et des cultes, des sociétés et des institutions ecclésiastiques – des hommes d'églises avec leur politique d'église, ainsi ce que l'on appelle un peuple, un art et une presse d'église – et tout cela dans le contexte de nombreuses pages d'histoire ecclésiastique ! En fait, où l'Église réelle serait-elle visible sinon en tout cela ? Dans le cas contraire, elle ne serait pas visible du tout ! Que dire, en effet, si ce "quelque chose", qui prétend être l'Église et que tout le monde peut voir dans les phénomènes que nous venons d'énumérer ; n'était pourtant que l'Église fictive, dans laquelle un vouloir et un faire humains, soi-disant déterminés et façonnés par Dieu, voudraient simplement se mettre en valeur ? Oui, que dire si ce qui est visible dans notre tableau n'était malgré tout qu'une "société religieuse" ?* [22] De ces observations pertinentes sur l'Église historique, son édification s'élabore avec l'humanité de tous les pécheurs qui la constituent[23] et dans un autre ordre, c'est-à-dire que repensé par l'Esprit de Dieu, il relève, certes du monde,mais avant tout de Dieu dans un temps qui lui appartient[24], que le théologien a rappelé maintes fois comme la conséquence d'une obéissance libre et fidèle à Dieu.[25] Mais Barth rappelle avec insistance ce qu'il considère comme au centre de l'édification de la communauté, c'est-à-dire le culte.[26]

Toutefois, des dangers menacent la communauté des Saints : de l'extérieur, les persécutions politiques et aussi ecclésiastiques, l'indifférence religieuse et une sécularisation que l'Église même pourrait faire sienne sous l'emprise d'une époque donnée ; de l'intérieur, les pires menaces peuvent s'installer *à demeure* au moment où l'Église "[...] *peut se méfier de la grâce de Dieu par qui elle existe et en qui elle vit, pour lui substituer une quelconque "meilleure connaissance". Elle peut, comme un enfant gâté, se lasser de la grâce ; elle peut se cabrer contre la souveraineté dans laquelle elle prétend régner et gouverner par la grâce, parce qu'elle convoite une majesté et une grandeur propres"*.[27] Quant aux menaces internes, il y a un élément constant dans les analyses de Karl Barth tout au long de la *Dogmatique*, c'est qu'il ne cessera jamais de dire et de souligner, souvent avec ironie, tous les aspects de l'ὕβρις chrétien et ici, ce qu'il identifie comme de l'auto-glorification, contre laquelle il ajoute ce principe : *"Nous avons déjà dit que l'on ne devait pas in-*

verser les termes de notre thèse initiale : la communauté n'est pas le Christ, elle n'est pas le royaume de Dieu".[28], et les réponses à ce qui précède, ne peuvent être que les sacralisations sous toutes leurs formes[29] et le conservatisme comme ultime refuge[30]. Alors, comment donc contrer ces tendances ou ces voies qui ouvrent à la mort cette Parole vivante ? C'est ainsi que Barth réplique par ce qui suit, ce qui ne surprendra aucun lecteur : *"L'Écriture seule, toujours neuve, a constamment parlé d'une manière saisissante, souvent même quand on abusait d'elle et qu'on y comprenait rien. Et ce ne sont pas les chrétiens qui l'on fait parler, même pas dans leurs lectures ou leurs études bibliques, moins encore avec leurs principes scripturaires : c'est la Bible elle-même qui a parlé et parle encore. Elle a maintenu et maintient la communauté, souvent par des chemins surprenants et par des détours, souvent à la confusion de ses lecteurs les plus fidèles et les plus attentifs, et parfois, indirectement, sous la forme de l'écho qu'elle a suscité dans le monde profane et à l'ouïe duquel l'Église a dû apprendre à l'écouter tout à nouveau. Partout, autour de l'Écriture, la communauté d'auditeurs de sa Parole, la communion des saints, menacée par un grand danger, se réforme, se consolide, se reconstitue, se retrouve placée sur un fondement neuf et solide, alors que tout semble chanceler autour d'elle".*[31]

L'amour chrétien fait ici l'objet d'une longue analyse qui nous plonge dans les méandres d'un débat très ancien au sein du christianisme qui est celui de la tension entre deux concepts que sont l'ἔρος et l'ἀγάπη que le théologien situe dans le couple antithétique différence/opposition.[32] Mais, il y a beaucoup plus, dans la définition qui suit : *"Aimer au sens chrétien du mot, c'est accomplir le mouvement qui aboutit, en son point culminant, au don de soi. Et ce mouvement, inséparable de la foi (comme de l'espérance, etc.) et qui est accompli en même temps qu'elle, est l'action qui marque la vie chrétienne chaque fois sous tel aspect spécial et, finalement, dans son ensemble. Son exécution est le problème particulier de l'amour chrétien".*[33] Ce n'est pas tant la question du don qui pose ici problème dans la théologie barthienne, mais plutôt cette tension antithétique, historiquement construite,[34] qui a fait de l'ascétisme chrétien, aux accents plotiniens, une impasse qu'un certain christianisme, par le martyre et autres châtiments volontaires, portèrent jusqu'aux extrêmes de l'*immolation de soi* ; ainsi, la sanctification se ferait au prix du corps, objet même de l'impureté de l'ἔρος, mais que dire de l'éthique qui la soutient ![35] Barth, par étapes successives, évacue cette tension antithétique afin de sublimer l'ἀγάπη de l'ἔρος, autrement dit de libérer le "deuxième amour" du premier, tourné vers Dieu uniquement, car l'ἔρος ne serait que capture, possession, pouvoir sur l'autre, donc égoïsme : *"Comment l'amour-agapé fondé sur le oui de Dieu à l'homme et l'amour-éros fondé sur le non de l'homme pourraient-ils être de quelque manière des partenaires égaux ? Là où*

l'amour chrétien se manifeste l'autre amour ne peut que s'effondrer. Là où il se lève comme un soleil, les ombres et les brumes des vallées ne peuvent que reculer et se dissiper".[36] La synthèse des fondements de l'amour, de son action et de son caractère repose sur un commentaire détaillé du XIIIe chapitre de la Première lettre de Paul aux Corinthiens, non sans informer le lecteur des précarités du chrétien, toujours pécheur et des risques mortels qu'encourt sa communauté.[37]

Ω

> *"Le monde existe replié sur lui-même et tourné vers lui-même, mais – différent par là visiblement de lui – l'Église ne saurait exister ainsi".*[38]

Barth affirmera avec une constance renouvelée que la théologie pourrait être remise en cause, que son analyse de la situation du christianisme se fera toujours en "mode théologique", ce qui exclura d'emblée toutes formes de critiques étrangères à la théologie et cela d'autant plus, ici, que la question de la situation, de la présence de l'ἐκκλησια dans le monde doit être pensée comme appartenant à un ensemble qui dépasse le monde perceptible, mais avant tout du côté d'un ordre digne de la toute-puissance créatrice de Dieu, sous sa forme illimitée qu'est le κόσμος[39] ; c'est d'ailleurs ce que formule le théologien par ce principe fondateur : *"Le Dieu qui agit et se révèle en Jésus-Christ – personne ni rien d'autre – est seul "à régner et à tenir le sceptre". Son vouloir et son faire précèdent le devenir cosmique, et celui-ci ne peut que les suivre. Son vouloir et son faire l'accompagnent, en sorte que sans Dieu rien ne peut se réduire, que ce soit dans les grandes et petites choses, dans l'ensemble ou dans le détail, dans la nécessité ou la contingence relatives de l'histoire, dans son ascension ou sa décadence, dans ses possibilités, ses réalisations et ses achèvements. Son vouloir et son faire déterminent aussi l'avenir, si bien que toutes choses tendent uniquement vers Dieu, vers le but qu'il leur a fixé, et que tous les êtres ne peuvent espérer qu'en lui pour qu'il leur donne la nourriture en son temps (Ps 104, 27)".*[40], tout en clarifiant ce que la communauté doit en penser afin d'agir contre tout ce pourrait obscurcir sa voie ![41] Ainsi, qu'en est-il de la question du Mal dans la création de Dieu ? Il y a une réponse tout à fait adéquate que développe la logique barthienne qui parlera davantage du néant comme ultime tentation de l'homme vers la destruction : la *confusio hominum* peut être la clé de la résistance de l'homme à la grâce de Dieu, ce qu'il décrit de la manière suivante : *"Si la "confusio hominum" n'échappe pas à la "providentia Dei", mais lui est subordonnée, si, en face d'elle, elle est finalement impuissante et lui est totalement soumise, elle n'est cependant pas fondée en elle et, dans sa dénature, il est exclu de l'en faire dériver. Elle*

se présente, au contraire, chose suffisamment inquiétante comme un phénomène issu d'une réalité obscurément et absurdement singulière, phénomène qu'il ne faut pas négliger, ni contester, mais qu'il s'agit de voir avec lucidité dans tout ce qu'il a d'inexplicable, parce que, sans cela, toute considération "sub specie aeternatis" pourrait glisser sur la pente fatale d'une interprétation optimiste du monde".[42] Cela dit, Barth ne peut concéder quoi que ce soit aux illusions de l'homme qui se croirait saint, non pas par la foi seule, mais par une *Imitatio Christi*, car l'imiter ne lui donnerait, en miroir, qu'une image flatteuse de lui-même. Il souligne également la force pécheresse de l'homme qui, avec détermination, l'éloigne de Dieu, – ce dont la Bible témoigne avec éloquence – le condamne à ne plus ressentir ni comprendre la présence de Dieu par Christ dans le monde.[43] Cependant, la communauté ne doit jamais céder à toutes ces inclinations qui la convaincraient de sa faiblesse[44] et qui la conduiraient à une forme d'absence ou de retrait du monde ; elle se doit d'être visible, incarnée dans l'histoire universelle des hommes avec la force qui lui révèle Dieu par Christ,[45] dans un constante lucidité sur ses intentions et se projets : *"Le peuple de Dieu ne se fait aucune illusion sur le caractère de ce qui se passe (et cela non sans sa propre participation d'ailleurs !) sous ses yeux dans l'histoire. Toutefois, il sait qu'en tout cela il s'agit de l'existence éphémère et du déclin d'une figure du monde qui, par la venue et la présence cachée du royaume, est déjà condamnée, liquidée, rendue caduque, et dont il prend sans doute au sérieux les diverses formes qui se succèdent et alternent, sans pouvoir cependant considérer aucune d'elles avec un sérieux définitif".*[46] Un des fondements de la mission de la communauté[47] repose, en premier lieu sur ce principe : *"La communauté réelle de Jésus-Christ est la société au sein de laquelle il est donné à des hommes de connaître le monde tel qu'il est".*[48], cette affirmation est étayée de la précision suivante : *"Mais connaître le monde veut dire concrètement : connaître l'homme – discerner et comprendre d'une manière ouverte et libre qui et ce que sont les hommes, où ils sont et comment ils sont. Cela signifie donc : discerner sans cesse ce qu'il en est de l'existence et de la situation de l'homme conditionnées – dans l'ensemble et dans les détails, intérieurement et extérieurement – à la fois par la bonne création de Dieu, par le facteur épisodique de sa transgression et de ses conséquences, et, d'une manière décisive et prédominante, par la grâce de Dieu".*[49] Cette connaissance, toujours en jeu, du monde et de l'homme, commande nécessairement de reconnaître que tout peut être à refaire, à repenser, à réformer sans cesse et que cette tâche à accomplir se fera en communauté sous la gouverne de l'Esprit de Dieu par Christ[50], surtout en formulant les questions avec clarté, tout en adoptant une bienveillance critique, ce qui devrait toujours inclure le regard de l'étranger à la foi en Christ trop souvent déconcerté par les desseins de la communauté.[51] Dans le désarroi auquel la

communauté peut quelquefois succomber, car nous le savons, elle peut aussi disparaître, bien que portant en elle une Parole authentique à cette angoisse légitime de l'homme, s'il cède à l'idéalisme théologique condamnant l'humaine condition à un ἄιδης désespérant, le théologien répond en revenant invariablement, tout au long de son œuvre, sur un élément vital, la confession de foi de la communauté, que l'on doit retrouver au cœur du service auquel elle se consacre ; ce que dit cette confession doit répondre aux critères suivants : *"En disant que la communauté de Jésus-Christ est là pour le monde, nous le disons, en tant qu'auditeurs de la Parole divine et donc dans la connaissance certaine de la foi, d'une même haleine que nous affirmons : Dieu vit – c'est-à-dire : Jésus-Christ est ressuscité des morts. Aussi vrai que Dieu vit, que, Créateur, Réconciliateur et Rédempteur du monde qu'il a créé, il s'est tourné vers l'homme comme vers le partenaire de son alliance et vit pour lui – et aussi vrai que Jésus-Christ, l'exécuteur de la volonté de Dieu qui l'a ressuscité des morts, vit, et qu'il vit pour le monde réconcilié en lui, mais qui attend encore l'accomplissement – aussi vrai que tout cela est, non pas une opinion, une supposition ou théories arbitraires, mais bien la vérité en tant que révélation par Dieu de la réalité de son action – il est tout aussi vrai que la communauté de Jésus-Christ est réellement là pour le monde".*[52]

Ω

Doit-on le relever, une fois de plus : la communauté se doit d'être au service de tous sans exception et elle doit porter, en toutes circonstances, ce rôle primordial de témoin de la Parole de Dieu en Christ, c'est ce qu'affirme Barth, mais cette "charge" ou *mandatum*, ce mandat, donc, signifie avant tout que [...] *"Dieu n'est pas contre l'homme – ni, ce qui serait encore pire, sans l'homme, mais il est avec lui, et même pour lui, comme son ami, son aide, son garant, sa caution – son Sauveur. Jésus-Christ signifie : Dieu lui-même est devenu le prochain et le frère de l'homme, il s'est mis à côté de lui comme son semblable, pour rendre bonne, en prenant sa place, sa cause perdue. Jésus-Christ est, en personne, la fidélité écartant et reléguant dans l'ombre l'infidélité humaine – la fidélité en vertu de laquelle Dieu, le Créateur, a non seulement confirmé et maintenu son alliance avec la créature, mais l'a menée à son terme et assurée contre toute menace."*[53] Ce même mandant doit se déployer selon certains principes dont les deux suivants : *"L'homme selon l'optique de l'Évangile est l'être humain dans sa singularité, dans son caractère unique, tel qu'il est lui-même : avec ce qui le détermine aussi bien intérieurement et extérieurement que naturellement et historiquement, socialement et individuellement – mais en lui-même, dans son ipséité irremplaçable". Et pourtant, comme il saute aux yeux, il s'est produit ici secrètement une confusion des plus funestes. La communauté n'a pas*

à communiquer à l'homme un savoir supérieur comme tel : elle doit lui attester ce qu'elle sait en fait, l'Évangile qui la domine elle-même comme il domine l'homme. Et il faut qu'elle le lui atteste, non pas du haut de quelque éminence, mais bien en se plaçant à côté de lui, solidairement. Si elle le faisait, son comportement et sa position vis-à-vis de lui, n'auraient rien à voir avec une quelconque mise sous tutelle".[54] ; mais les dangers sont réels qui consistent en divers dévoiements que les Églises dressent sur la voie de "pureté" du mandat reçu[55], c'est pourquoi, Barth formule, ici, trois thèses qui devraient servir de fondements : *"1) le monde serait certes perdu sans Jésus-Christ ; 2) mais le monde ne serait pas condamné à être perdu s'il n'y avait pas d'Église ; 3) en revanche, l'Église serait perdue si elle n'avait pas dans le monde son vis-à-vis. Car le fait que Jésus-Christ daigne revendiquer le service de l'Église en cette affaire est un acte de la libre grâce. Dans son œuvre prophétique, Jésus-Christ n'est nullement lié à l'Église, ni limité par son service dans ce qu'il veut faire et fait".*[56] Suivant même ces principes, la communauté *in progress* peut s'avérer fragile, trop souvent accablée par des pressions externes qu'elle ne peut maîtriser,[57] c'est alors qu'elle se doit de persister à expliquer l'Évangile, surtout aux moments les plus sensibles[58] et, pour ce faire, à la connaître, pour enfin interpeller les hommes évangéliquement[59] dans l'authentique perspective qui est la sienne, c'est-à-dire dans la louange, la prédication, l'enseignement, l'évangélisation, la mission auprès de ceux et celles qui ne connaissent pas cette Parole de vie, par une théologie tout aussi aussi critique que constructive, par la prière, la cure d'âme, l'exemple d'une vie de foi, la diaconie, et l'action prophétique dans l'esprit de communion.[60]

*

"La foy est le fondement sur lequel espérance repose ; espérance nourrist et maintient la foy".[61]

Ce qui suivra, constitue en quelque sorte, et dans ce dernier volume de la *Dogmatique*, une partie de l'eschatologie de Karl Barth, bien qu'il s'en défende, en contestant l'usage même du terme dans une note [62], mais cela dit, toute la question de l'espérance repose, pour le théologien, sur cette citation programmatique : *"Puisque Jésus-Christ n'a pas encore dit son dernier mot, le mot exclusif, c'est-à-dire excluant toute contradiction, qu'est-ce que l'espérance du chrétien et que signifie-t-elle par rapport à la contradiction qui, loin d'être supprimée se renouvelle journellement au sein de sa propre existence – par rapport au conflit dans lequel il se trouve et se trouvera constamment, même s'il est un véritable croyant et même s'il aime sérieusement ?*[63] Comme

Jésus-Christ n'est pas encore venu, du moins "face à face", il reste la réalité et l'angoisse de la mort[64] qui ne peut être un anéantissement pour le chrétien,[65] toutefois, à l'instar de l'homme, certes pécheur mais perfectible, la communauté restera, elle aussi, témoin de la Parole, et c'est dans cette perspective que Barth rappelle toute la force créatrice de l'espérance : *"Seule une espérance chrétienne intense déjà dans le domaine séculier pourrait être de taille à affronter les démons qui y règnent. Et si le chrétien n'espère pas déjà ici – dans la perspective des choses dernières, certes, mais pour cela même également eu égard aux avant-dernières – on peut penser presque à coup sûr qu'il a joué et perdu en fait depuis longtemps également la liberté d'attendre les choses dernières. Mais il s'est toujours révélé que, si cette illusion peut devenir mortellement dangereuse pour les chrétiens et les tenter, elle reste pratiquement irréalisable. En fait le chrétien ne saurait espérer d'un côté sans espérer de l'autre".*[66]

Ω

"Dieu est Esprit, et c'est ainsi qu'il rend l'homme effectivement libre".[67]

Il aurait été parfaitement inutile de lire, relire et brièvement commenter ces trois volumes de la *Dogmatique* comme s'il s'agissait d'un exercice où l'on ferait d'une œuvre qui fit époque, un exotisme sans utilité. Il s'agissait davantage de répondre aux scandales répétés et dont on ne peut ignorer les effets durables sur l'ensemble des communautés chrétiennes, crimes donc, auxquels maints chrétiens se doivent de répondre contre le dévoiement d'une Parole donnée, appuyé par des hiérarchies qui, sans scrupules, ont caché d'abjects délits contre des femmes au dévouement irréprochable et des enfants en quête d'authenticité, puisqu'il s'agit bien de cela, de plus, persistant dans l'infâme, car la "faute" qui avait cet avantage d'être légalement prescrite, se devait d'être jugée, avant tout, par les pairs autorisés et non par le *servum pecus* dont l'ultime destin sera toujours de courber l'échine, la foi, ici, ne servant que d'exutoire !. On ne peut que voir également, la persistante sacralisation d'opinions politiques proclamées par certaines Églises, lesquelles, affirment-elles, plongeraient leurs racines dans le terreau biblique, qui se mettent au service de la démagogie la plus vénale et autres menteurs invétérés, se proclamant d'ailleurs chrétiens pour l'occasion, pour ainsi et sans hésitation, multiplier les bénédictions et autres prières lors de spectacles où les "âmes" chauffées à blanc crient leur fidélité à l'homme providentiel. Comment donc, en ces graves circonstances, ajouter l'aveuglement par euphémisation à cette folie de destruction d'une mémoire séculaire forte d'une Parole vivante en Christ ?

Karl Barth (1886-1968) a été littéralement formé et directement concerné par la destruction non seulement de l'Europe, mais d'un certain christianisme qui amorçait par cette longue "guerre civile" qui dura plus de trente ans,[68] son déclin politique, certes, mais indéniablement, théologique, spirituel et moral. Son projet de "reconstruction" marquera de son empreinte durable des générations de protestants, de pasteurs et de chrétiens de toutes tendances. C'est pour cela que se confronter à une telle recherche de vérité ne peut que faire avancer la réflexion vers un espoir fondé dans une espérance que soulève le théologien bâlois, toujours avec une profonde détermination, une culture théologique et un humanisme rare, qui peut aussi quelquefois conduire à des impasses, des erreurs de perspectives et des insistances sans issue. Toutefois, nous ne sommes pas au temps de la Déclaration de Barmen en 1934 qui témoignait courageusement de cette liberté en Dieu face au néant, comme l'a écrit maintes fois le théologien. Nous l'avons vu, l'Église est menacée par de nombreux dangers, dont entre autres, cette *fuite dans la visibilité* que l'on remarque plus que jamais ; mais quitte à y revenir en lassant quelque peu le lecteur, nous aimerions citer ce court texte comme conclusion, toujours provisoire :

"L'Église ne doit prétendre ni faire ni savoir mieux que Dieu dans sa révélation réelle. Là où elle le prétend, elle recule devant la détresse qui lui est nécessaire et salutaire ; elle se détruit elle-même et devient mûre pour le déclin. C'est cette dernière détresse qui ne devrait pas exister ; contre elle on peu, on doit faire appel à la résistance, aussi longuement qu'il en est temps encore. Mais résistance signifie avant tout discernement et pour commencer à discerner il faudrait avoir le courage de reprendre conscience".[69]

MMXXI

mclement@tuta.io

Notes

[1]CALVIN, Iehan, *Des scandales qui empeschent auiourdhuy beaucoup de gens de venir à la pure doctrine de l'Evangile, & en desbauchent d'autres*, Genève, De l'imprimerie de Iehan Crespin, 1550, p. 6.

[2] 2 Co 11, 29.

[3]Ce que Calvin appelait "une paix fardée" : *"Je m'adresse à ceulx qui abusent du nom de Chrestienté pour nourrir une paix fardée. Veulent-ils transfigurer Iesus Christ, qu'il soit plus tel qu'il se prononce" ?*, op. cit. p. 69.

[4]Jean Calvin écrivait ceci *"Les moines ont ceste bonne coustume, de couvrir toutes les infamez de leurs confreres pour l'honneur de leur ordre, comme ils disent. Il y en a qui seroient contens d'amener une telle façon en l'Eglise de Dieu : mais je dy qu'on ne sçauroit mieulx prouvoir à l'honneur de la Chrestienté, qu'en purgeant le temple de Dieu de toutes ordures".*, op. cit. p. 116.

[5] *"Parquoy si aucuns pretendent que pour eviter scandale, ils font difficulté de recevoir la pure doctrine de l'Evangile que nous enseignons, mesmes qu'ils craignent d'en approcher (comme de faict il y en a beaucoup) je les admoneste au nom de Dieu, de bien garder, qu'au lieu de Iesus Christ, ils ne se forgent une idole".*, op. cit. p. 13.

[6] op. cit. p. 21-22

[7]BARTH, Karl, *Dogmatique, La doctrine de la réconciliation*, Quatrième volume, Tome Premier (***), (19), Genève, Labor et Fides, 1967 (1953), p. 1.

[8] *"Que celui qui cherche à confesser le credo ecclesiam en se plaçant en quelque sorte au-dessus de l'Église, en ne faisant que rêver à son existence spatiale et temporelle se demande s'il n'est pas en train de donner aussi et secrètement dans quelque docétisme christologique, ou, en tout cas, s'il a vraiment pris au sérieux la véritable humanité de Jésus-Christ. La foi à la communauté de Jésus-Christ a ceci de commun avec la foi en lui qu'elle aussi se rapporte à une réalité spatiale et temporelle, c'est-à-dire à quelque chose qui est en principe généralement visible : en conséquence, l'homme qui croit en Jésus-Christ ne peut pas refuser de croire – même s'il le fait avec beaucoup de réserve, non sans peine et sans lutte – à sa communauté telle qu'elle existe dans l'espace et dans le temps, pour être ainsi un membre de cette communauté et par là également un chrétien pour son propre compte".* , op. cit. p. 13.

[9] op. cit. p. 17.

[10]op. cit. p. 20-21.

[11]Barth ajoute ceci : *"En effet, lorsque la recherche de la vérité est sacrifiée à l'amour et à la paix, on ne se trouve pas sur la voie qui mène à l'Église une. Mais c'est vraiment une grande question qui se pose chaque fois qu'une Église affirme qu'à cause de la vérité, de la foi, du salut éternel, de Jésus-Christ, et par obéissance à la parole de Dieu, elle peut faire autrement que persévérer dans son existence singulière. Est-elle sûre de ce qu'elle fait ? Est-ce vraiment la vérité qui la contraint" ?*, op. cit. p. 42.

[12]Un exemple éloquent se trouve dans le dialogue entre les pasteurs Elian Cuvillier et Charles Nicolas, après la décision du Synode Sète (2015/Église protestante unie de France), "[...]*d'ouvrir la possibilité, pour celles et ceux qui y voient une juste façon de témoigner de l'Évangile, de pratiquer une bénédiction liturgique des couples mariés de même sexe qui veulent placer leur alliance devant Dieu".* ; ce qui nous offre l'occasion de rappeler cette citation qui démontre que la tentation d'exclusion fraternelle ne se situe pas dans un passé lointain : le Pr Nicolas qui s'oppose à cette décision, écrit ceci : *"Oui, tous ceux qui affirment leur appartenance au corps du Christ sont frères. C'est bien certain. Ce que je vois, c'est que la Bible recommande tout à la fois beaucoup d'égards entre frères (Rm*

14,1 ; 1 Co 6, 6-8) et aussi beaucoup d'exigence (1 Co 5, 11). Et cette exigence me conduit à dire – j'en suis navré : je ne peux me reconnaître frère de quelqu'un qui ne croit pas en la naissance miraculeuse de Jésus, car c'est la nature de Jésus-Christ qui est en cause. Ainsi je suis porté à dire que tu as la foi, tout comme moi, mais ce n'est pas la même foi, malgré le fait qu'elle se réfère au même texte et donc au même vocabulaire". Et le Pr Cuvillier de répondre très justement ceci : *"Quoiqu'il en soit, que tu le veuilles ou non, que je le veuille ou non, nous sommes frères. Séparés sur beaucoup de points, mais frères. Ce n'est pas nous qui le décidons".* in CUVILLIER E. et NICOLAS C., *Bénir les couples homosexuels ?/Enjeux du débat entre protestants*, Lyon, Éditions Olivétan, 2015, p. 7 et 81-82.

[13]Outre une longue citation, sur ce sujet, que nous allons citer en partie, la référence principale reste le 26e fascicule de sa *Dogmatique* que certains crurent incomplet – sans doute inachevé, étant donné l'ampleur de la tâche –, bien que cette analyse explore sans faille tous les angles des théologies chrétiennes du baptême in BARTH, K., *Dogmatique, La doctrine de la réconciliation,* Quatrième volume, Tome quatrième,(26), Le baptême, fondement de la vie chrétienne, Genève, Labor et Fides, 1967/1969 ; toutefois, voici ce qu'il écrit quelques années plus tôt : *"La première renvoie au baptême considéré comme le facteur par lequel l'homme se trouve incorporé à la communio sanctorum et en devient un membre authentique. Car, en étant baptisé, l'homme recevrait le Saint-Esprit et accéderait à la vraie foi, c'est-à-dire qu'il deviendrait un membre du corps de Jésus-Christ et, en conséquence, un membre saint de la communauté sainte. Le nombre de chrétiens véritables serait donc identique au nombre des baptisés. Comment en irait-il autrement si l'administration du baptême possède un tel pouvoir ex opere operato ? Nous ne nous demandons pas, pour l'instant, si nous avons affaire ici à une doctrine correcte du baptême. Nous n'envisageons pas non plus l'absurde conséquence selon laquelle, par ce moyen (via le baptême des enfants !), des peuples tout entiers deviendraient et pourraient devenir encore la communauté sainte de Jésus-Christ. Ce qui milite d'une manière décisive contre la conception que nous venons de voir, et cela même si nous n'avions pas affaire à la pratique du pédobaptisme, c'est tout simplement le fait que la question du rassemblement de la communauté, qui doit être l'œuvre de son Seigneur lui-même, se trouve éludée avec une outrecuidance impie, et que le mystère réel, le mystère spirituel de la communauté sainte, est évacué et remplacé par un mystère sacramentel inventé pour les besoins de la cause. Quelle représentation du Saint-Esprit, de sa présence et de son action, de l'éveil de la foi, de l'appartenance au corps du Christ, et par conséquent, de la sainteté des membres de la communauté, que celle suivant laquelle tout cela serait purement et simplement communiqué à l'homme par le moyen de l'accomplissement correct d'une action opérée par des hommes ! Et quelle conception faut-il avoir de la communauté pour lui attribuer le pouvoir de se constituer et de se développer en communauté sainte simplement par une telle action" !*, op. cit. p. 58-59.

[14]"[...]*Par ailleurs, reconnaître l'apostolocité, c'est-à-dire la vraie Église, reviendrait à admettre et à comprendre un système dans lequel la qualité apostolique (comparable à la dignité royale dans une monarchie héréditaire ou à un bien foncier passant d'un père à son fils) serait transmise sans plus, par l'imposition des mains, d'un premier évêque à un troisième par l'intermédiaire d'un second ayant reçu lui-même le pouvoir d'ordonner – tout cela, bien entendu, impliquant les conséquences désirées également pour la bas-clergé et, par ce détour, pour le reste de la communauté : le laïcat ; il est évident ici encore que, pour admettre un tel système, ni le Saint-Esprit ni la foi ne seraient nécessaires : il ne faudrait qu'un peu de science juridique, dont le premier venu pourrait se convaincre ou ne pas se convaincre de la justesse, sans avoir le moins du monde besoin de confesser*

le credo ecclesiam, sans être obligé non plus de le contredire ; il s'agirait simplement de constater et d'enregistrer le fait que – jusqu'à plus ample informé – on est ici en présence d'un droit et d'un pratique ecclésiastiques". , op. cit. p. 80-81. ; nous ajoutons comme notes complémentaires : *"Il serait manifestement très curieux que la communauté prétende suivre de son côté les apôtres, en s'attribuant une autorité, une puissance et une mission qui seraient autres que celles de leur service : qu'elle veuille tout d'un coup posséder elle-même, en vertu d'une prérogative institutionnelle, le Saint-Esprit dans tout son mystère, pour disposer à sa guise de son œuvre et de ses dons – comme on dispose, par exemple, de son argent ou de ses biens, et comme s'il s'agissait, finalement, de régler au mieux n'importe quelles affaires où des intérêts humains sont en jeu. Combien, en prenant cette attitude dégagée de possédante, combien, en devenant cette sorte d'agence de distribution toute-puissante, elle s'opposerait étrangement non seulement aux apôtres, mais encore au serviteur de Dieu, qui est le Seigneur des apôtres et son propre Seigneur ! Quelle ne serait pas son aliénation si elle s'arrogeait le droit de régner au nom du Seigneur et de ses apôtres – ce qui signifierait : vouloir régner sur lui et sur eux pour se magnifier elle-même ! Objectivement, il n'existe ici qu'une seule succession, et c'est encore une fois, mais cette fois nous parlons de l'Église, celle du service ; de même, si la communauté entend être et agir vraiment dans la ligne de Jésus-Christ et de ses apôtres, il n'y a qu'une seule attitude possible : celle de la subordination et de l'obéissance".*, op. cit. p. 85. ; ou encore, en conclusion : *"On le voit : en tout cela, il est question d'une histoire qui – commençant en Jésus-Christ – a déjà eu lieu et doit sans cesse se reproduire. A quoi serviraient donc toutes les institutions du monde, si cette histoire ne se produisait pas ? Mais elle se produit. Jésus-Christ vit, en effet, comme la tête de son corps et, par conséquent, conformément à cette forme historique et terrestre de son existence, il vit dans le témoignage des apôtres. L'Église est à l'école des apôtres et, parce que Jésus-Christ lui parle au moyen de ses apôtres et qu'elle entend lui parler à travers eux, elle devient et elle est l'ecclesia apostolica. Demande-t-on où la vraie Église, une, sainte, catholique et, comment on peut le distinguer de l'Église fausse ou douteuse ? Que l'on cherche donc où elle existe comme communauté apostolique au sens que nous venons de dire ! Dans la mesure où l'on rencontre une telle communauté, on reconnaîtra avec certitude qu'elle est la vraie Église. Sauf que pour être compétent dans l'affaire – des aveugles ne peuvent pas apprécier les couleurs, ni des sourds la musique – il faut participer soi-même à l'histoire dont nous parlons, être membre vivant de la communauté et se mettre comme tel à l'école des apôtres. L'événement grâce auquel l'Église devient et est apostolique, c'est-à-dire et devient une vraie Église, est un événement spirituel, si bien que sa connaissance ne peut être elle-même que spirituelle".*, op. cit. p. 86. ; autre complément, voir la note p. 90-91.

[15] *"Et n'oublions pas ce qu'il en est d'elle, à chaque instant, dans n'importe quelle situation, au milieu de sa course, entre son origine et son but, entre la résurrection et le retour de Jésus-Christ. Nous laissons de côté ici toutes les plaintes et toutes les accusation motivées, par le fait que l'histoire de l'Église est, sans contredit, caractérisée d'un bout à l'autre par des échecs, des manquements, des erreurs et des apostasies répétées ; que la prétendue chrétienté est une société on ne peut plus douteuse ; que les gens dits chrétiens représentent un type humain que, pour beaucoup de raisons et même de très nombreuses raisons, on ne s'est pas fait faute de critiquer à toutes les époques. Ce dont il s'agit, finalement, est encore tout autre chose : il s'agit de ce qu'il faut certainement appeler la faiblesse ontologique de la communauté chrétienne comme telle, faiblesse dont elle est affligée même dans les meilleures époques, dans ses formes les plus excellentes et ses réalisations les plus parfaites, tout simplement parce que le temps qui est le sien est ce que nous savons : un temps intermédiaire".*, op. cit. p. 99.

[16] op. cit. p. 97. ; Barth précise : " *"Le moment est venu de le préciser : le temps qui, déterminé par son origine et par sa fin, explique la force et la faiblesse de la communauté chrétienne, est un temps éminemment qualifié. Il est le temps de la communauté chrétienne précisément, le temps qui lui a été imparti, qui a été mis à part pour lui permettre de se rassembler, d'exister et de remplir sa mission – le temps qui lui est donné, dont elle doit reconnaître le sens et qu'il lui faut "racheter" (Co 4, 5 ; Eph 5, 16), c'est-à-dire exploiter, rendre fécond. La communauté est la réponse – et elle doit donner la réponse à la question suivante : quelle a été l'intention bonne et miséricordieuse de Dieu lorsqu'il a établi cet intervalle énigmatique entre la première et seconde parousie de Jésus-Christ ? Que signifie, en d'autres termes, le temps intermédiaire dans lequel l'Église se trouve en quelque sorte suspendue, comme le monde lui-même, entre la révélation provisoire, passagère et particulière de la réconciliation avec Dieu en Jésus-Christ, et la révélation parfaite, définitive et universelle de cette même réconciliation, qui se produira lorsque Jésus-Christ reviendra, à la fin des temps ? La communauté indique, par sa vie, ce qu'il en est de ce temps intermédiaire, c'est elle qui le remplit, et par conséquence il s'agit de son propre temps à elle".*, op. cit. p. 101. ; voir aussi le dernier paragraphe des pages 106 et 107.

[17] op. cit. p. 109.

[18] *"Mauvaise théologie que celle qui rechercherait une identification prétentieuse avec Jésus-Christ, une certitude fausse parce qu'arbitraire en ce sens qu'elle entraînerait un homme à vouloir le salut et à croire qu'il le possède comme un bien qui lui serait propre" !*, op. cit. p. 144.

[19]Nous nous référons essentiellement au Premier chapitre du Premier Livre de l'*Institution de la religion chrestienne* de Jean CALVIN, intitulé : "Comment la cognoissance de Dieu et de nous sont choses conioinctes et du moyen et liaison"

[20] *"Mais ce que je connais comme s'étant produit et révélé pour moi en Jésus-Christ, c'est, en second lieu, le rétablissement du droit et de la vie de l'homme ; ce qui, ici encore, veut dire : le rétablissement de mon droit et de ma vie. Il s'agit de l'élément positif de ma connaissance, que je ne peux pas plus créer moi-même que l'autre, l'élément négatif. Mon droit que j'ai renié et galvaudé, ma vie que j'ai jouée et perdue, ont été restaurés, recréés dans l'acte d'obéissance de Jésus-Christ qui s'est sacrifié pour moi et révélé, mis en pleine lumière, dans sa résurrection. Jésus-Christ occupe ma place comme ma justice et ma vie. Si je le connais et me connais en lui – et c'est cela qui est la connaissance de la foi – cela signifie que je suis celui à qui la justice et la vie ont été données, celui à qui le Christ s'est donné lui-même comme juste et vivant pour moi. Mais, une seconde fois et sous ce nouvel angle, la même question se pose : qu'en résulte-t-il donc" ?*, op. cit. p. 143.

[21]CALVIN, Jean, *Institution de la religion chrestienne*, Livre troisième, Paris, Vrin, 1960„ livre III, chapitre II, p. 16.

[22]Nous poursuivons cette citation : *"Et, en admettant qu'il n'en est pas seulement ainsi, mais que l'Église réelle existe en fait aussi en tout cela, il ne sera jamais évident, cependant, qu'elle y soit de surcroît visible en tant que telle, bref, que sa réalité devienne également une vérité parlante. Pas plus que sa réalité, elle ne saurait créer et garantir elle-même sa visibilité. L'une et l'autre ne peuvent que lui être données. Chaque fois que l'Église réelle devient aussi visible comme telle, cela signifie : la victoire de l'œuvre divine, c'est-à-dire l'action souveraine du Saint-Esprit, continue de se produire sur et malgré le péché inhérent à toute œuvre humaine ; autrement dit, cette victoire fait sortir l'Église réelle cachée par le péché dont est entachée toute volonté humaine (y compris la volonté des gens d'église !) et sous lequel elle serait condamnée à rester cachée sans l'action du Saint-Esprit. C'est toujours en vertu d'une révélation de Dieu que l'Église réelle devient visible.*

Et ce sera toujours dans la foi suscitée par cette révélation que les hommes pourront la voir effectivement : là même où, sans la révélation et sans la foi, on ne verrait rien d'autre qu'une diversité de phénomènes ecclésiastiques ambigus (qui ne feraient peut-être que jeter de la poudre aux yeux et induire en erreur" ! in BARTH, Karl, *Dogmatique, La doctrine de la réconciliation*, Quatrième volume, Tome deuxième (***),(22), Genève, Labor et Fides, 1955/1971, p. 7 ; soulignons également la note (p. 6) sur une notion extraite de la Confession d'Augsbourg, soit le *pure docere/recte administrare.*

[23] *"Il est certain que l'édification de la communauté implique toujours une assemblage et une coordination d'éléments très divers, mais qui, par rapport à d'autres, sont spécialement destinés à l'assurer. Nous devons parler ici d"éléments" ou d'une notion semblable ; il est exclu d'employer le terme "matériaux", qui relève du vocabulaire utilisé dans la domaine de la "construction" courante. Car nous avons affaire, dans l'édification de la communauté, à des hommes vivant ensemble, possédant chacun son originalité et sa spontanéité ; aucun d'eux ne ressemble aux autres et ne leur est associé sans plus ; à leur manière et à la place qu'ils occupent, ils sont irremplaçables et ininterchangeables. En d'autre termes, ils sont tous libres, et c'est dans la liberté qu'ils pensent et parlent, ayant tous des comportements différents, agissant tous à leur façon : en sorte que, sur la voie et dans l'œuvre qui sont les leurs, ils sont chacun directement et inconditionnellement responsables. Ce sont eux et leurs œuvres qui constituent les éléments de l'édification de la communauté".*, op. cit. p. 19-20.

[24]Ce dernier mot souvent connoté négativement dans certaines Églises de la Réforme comme une imitation servile du Droit Canon romain, prend sous la plume de Barth, un sens qui affirme le principe *semper reformanda* appliqué à l'évidente imperfection des lois humaines qui participe au développement du droit ecclésiastique. En voici les principes fondamentaux qui orienteront à la fois le droit, mais aussi tous les aspects du culte comme la *mutua consolatio fratum* (la prédication, la confession de foi, le baptême, la Cène) et aussi la prière commune : *"Il ne serait pas indiqué de vouloir entreprendre de fonder le droit ecclésiastique sur une notion de la communauté qui serait différente de la notion christologico-ecclésiologique. La communauté existe parce que Jésus-Christ, en tant que sa forme d'existence terrestre et historique – ou inversement : elle est la communion humaine des saints qui, en tant que corps de Jésus-Christ, en tant que sa forme d'existence terrestre et historique, est l'assemblée dont il est la tête et le Seigneur. Deux sortes de considérations seulement doivent en fait être remplies, à partir de cette conception de la communauté, pour fonder le droit ecclésiastique : (1) ce n'est qu'à partir de là qu'il peut être montré qu'il faut et pourquoi il faut s'interroger sur l'ordre et donc sur une forme déterminée, sur l'existence d'une loi et d'un droit au sein de la communauté chrétienne, et comment des communautés ordonnées et désordonnées (nous pourrions aussi dire, en pensant à tout notre contexte : sanctifiées et non sanctifiées) se distinguent nécessairement ; (2) ce n'est qu'à partir de là qu'il peut être montré de quel ordre particulier et de quelle forme spécifique, de quelle loi et de quel droit propres, il faut se mettre en quête quand il s'agit de le faire au sujet de la communauté chrétienne, qui n'est à confondre avec aucune autre société humaine".*, op. cit. p. 75.

[25] *"Par ailleurs, il est certain que, dans l'œuvre de ceux qui participent à cette édification, sous la direction du seul Seigneur, règne un ordre : ils se soumettent les uns aux autres et sont actifs, pour prendre leurs responsabilités différenciées – nous voulons dire : dans le cadre de la sur- et subordination. Sauf que, contrairement à ce qui existe dans le domaine ordinaire de la construction, il n'y a pas ici de fonctions et de collaborations plus ou moins honorables et plus ou moins insignifiantes ; autrement dit, si "hiérarchie" il y a chez les intéressés, elle ne peut pas être immobile, inamovible, mais seulement tout à*

fait souple et mouvante : conformément au pouvoir direct de commandement que le Seigneur déteint sur chacun d'eux. Sauf, par conséquent, qu'il peut y avoir en tout temps des modifications telles que (sans qu'elles signifient une dégradation pour les uns et une glorification pour les autres) les premiers deviennent les derniers, et inversement. En d'autres termes, l'ordre de la communauté signifie qu'un "contremaître" ou même un responsable important jusqu'alors doit rentrer dans le rang pour apporter désormais sa contribution à l'œuvre commune comme simple ouvrier – tandis que le simple ouvrier ou apprenti peut être appelé (sans avoir une grande formation et sans passer par un examen !) à œuvrer dans la communauté en y occupant une place importante et même éminente"., op. cit. p. 20-21.

[26] *"Nous terminerons par une constatation qui est indispensable, parce qu'elle permet de concrétiser tout ce qui vient d'être dit. L'événement de l'édification qui fait de la communauté l'Église réelle possède un centre où il devient toujours à nouveau directement saisissable et expressif. Il s'agit de l'événement du culte rendu en commun à Dieu. En effet, c'est dans le culte ainsi conçu que, se conformant littéralement au nom qu'elle porte : ἐκκλησία, la communauté devient l'"assemblée" convoquée par son Seigneur, pour être à l'œuvre comme telle, pour confesser et faire connaître ce qu'elle est devant Dieu et ses anges, comme aussi devant le monde et – ne l'oublions pas ! – devant elle-même et chacun de ses membres"*., op. cit. p. 29. Après un court commentaire sur Rm 13, 6, Barth ajoute ceci sur la Cène ou l'eucharistie ; d'ailleurs, analyse à lire et à relire contre les postures politico-ecclésiastiques au moment des "dialogues œcuméniques" entre l'Église romaine et les Églises de la Réforme, sur la question épineuse et très mal engagée de l'hospitalité eucharistique : *"Mais ce qui se passe au centre, à savoir dans le culte, ne signifie pas, comme on l'a compris dès le IIe siècle en se méprenant complètement sur le sens de l'eucharistie, qu'il existe un nouveau culte du sacrifice : pas plus que la communauté primitive, Paul n'a pu envisager et affirmer une telle chose, étant donné qu'il savait encore clairement, comme elle, que le sacrifice de Jésus-Christ avait été accompli une fois pour toutes et qu'il était impossible de le répéter. En fait, toute la terminologie cultuelle utilisée ici sert simplement à soutenir l'affirmation que le faire qui, pour les juifs et les païens, était lié à l'idée du sacrifice – l'acte qu'est la constitution du rassemblement concret du peuple de Dieu – doit indiquer l'accomplissement qui a eu lieu en Jésus-Christ et a mis fin à tous les sacrifices d'ordre humain : tel est le sens concret du συναρμολογεῖν des chrétiens, c'est-à-dire de leur prédication et leur audition communes de la Parole de Dieu, de leur reconnaissance, de leur repentance, de leurs prières et surtout de leur louange et de leur invocation communes, comme aussi et surtout, finalement, de leur repas commun rappelant la mort du Seigneur, de la joie partagée qu'ils éprouvent à cause de sa résurrection et de l'attente de son retour. C'est à partir de là que toute leur vie doit devenir (au sens élargi et transformé de l'expression) un culte "raisonnable", "logique", pour servir ainsi précisément à leur édification mutuelle et à celle de la communauté"*., op. cit. p. 31.

[27] op. cit. p. 61.

[28] op. cit. p. 64.

[29] *"La sacralisation est la transformation de la seigneurie de Jésus-Christ en une chrétienté vouée à la vanité, qui s'enfle en son nom a lui, mais en fait en son nom à elle, s'amourachant de ses propres traditions, confessions et institutions. Elle est l'écrasement de l'Évangile sous une loi humaine pseudo-sainte, imposée et proclamée au nom même de l'Évangile. Elle est encore une consécration d'une idole qui, comme toutes les images de Dieu érigées par la main des hommes, est morte, ne peut ni entendre, ni parler, ni illuminer, ni secourir, ni sauver, en sorte que l'homme qui l'a fabriquée ne peut que se glorifier et s'adorer lui-même en elle"*., op. cit. p. 65.

[30] *"Et pourquoi toutes les puissances de l'enfer et du monde ne l'engloutiront-elles pas, alors que tout semble montrer qu'elles le pourraient et qu'elles devraient même l'avoir fait depuis longtemps ? Les chrétiens individuels, grands et petits, bon ou mauvais, chez lesquels la communauté a existé et qui ont vécu en elle, à toutes les époques et dans ces derniers temps, donnent l'impression de n'avoir pas été exempts de leur pression, quand ils ont paru, comme toute chair, et quand ils ont disparu après avoir participé à la foi, mais aussi à l'hérésie, à la superstition et à l'incrédulité de l'Église, à ses activités et à ses souffrances, chacun à sa manière. Il en va de même de chaque dénomination ecclésiastique, de ses dogmes, de ses cultes, de ses traditions et institutions ; il faut parler prudemment de leur intégrité par rapport à ces puissances : on sait combien le conservatisme artificiel, ainsi que les interprétations et constructions faites après coup, parviennent à cacher le fait patent que les formes, même les plus solides en apparence, dans lesquelles la communauté a vécu et vit encore, au sein du temps, sont périmées, à l'instar de toutes les autres formes historiques de la vie humaine ! Sa continuité, qu'elle remonte à quatre, à dix ou à quinze siècles, ne saurait être le fondement solide sur lesquels nous pourrions nous appuyer pour confesser la vérité de la promesse sur Mt 16, 18 et à partir duquel nous oserions affirmer, contre toute évidence, qu'elle n'a jamais dévié. Cette continuité peut, dans le meilleur des cas, être un signe de la vérité de la promesse que la communauté sera sauvegardée. Mais, dans le pire des cas, elle peut être uniquement le produit de l'anxiété, de l'obstination, de la mauvaise foi humaines, c'est-à-dire un signe trompeur de cette vérité. La continuité, par plus que l'existence de chaque chrétien comme tel, n'est le facteur dont le propre poids explique la subsistance de la communion des saints"*., op. cit. p. 68-69.

[31] op. cit. p. 69-70.

[32]Dans une note toujours documentée, Barth détaille ce qui précède en l'introduisant de la manière suivante : *"Le fondement biblique (comme le fondement objectif) de la différence et de l'opposition existant entre l'un et l'autre amour ne pourra apparaître que dans les autres parties du présent paragraphe. Nous avons simplement à montrer ici qu'il s'agira toujours et aussi d'un différence et d'un opposition"*., op. cit. p. 138-142.

[33] op. cit. p. 135.

[34]Voir, parmi les nombreux ouvrages sur cette question : BROWN, Peter, *Le renoncement à la chair/Virginité, célibat et continence dans le christianisme primitif*, Paris, Gallimard, 1988/1995.

[35]Le théologien Jean Ansaldi expose la question de l'usage de la norme lorsqu'il s'agit de la Loi et de ses liens avec la sanctification, de l'éthique et de l'ἀγάπη : *"L'usage normatif de la loi nous apparaît être également un fruit de cette peur occidentale de la liberté créatrice de l'Esprit. Certes, là encore, quelques risques furent évités ; mais au prix d'une rigidité du fondamentalisme éthique, aussi nuisible au témoignage que le fondamentalisme scripturaire. Or l'agir chrétien, tendu entre la seigneurie que donne la liberté et le service que donne l'agapè, ne peut être enfermé ni dans la lettre de la loi ni même dans les principes généraux qu'on aurait extraits d'elle. Toute situation concrète appelle l'inspiration de l'Esprit et non la médiation de la loi, sauf à manquer la singularité et la spatio-temporalité (L'éthique de l'Imitation Christi nous paraît proche du légalisme dans la mesure où elle canonise les comportements concrets de Jésus comme s'ils étaient répétables dans un autre environnement.) Certes, il faut éprouver les esprits ; par ailleurs, il faut refuser l'atomisation des comportements que postule une stricte éthique de situation. Il est vrai que si l'Esprit innove, il ne se contredit pas. L'Écriture demeure le lieu central où la sanctification se vérifie, dans la mesure même où elle fournit des paradigmes de réponses fidèles dans des circonstances concrètes ; l'histoire de la théologie aussi qui atteste la continuité de l'Esprit dans l'Église ; le débat communautaire également puisqu'aucune situation n'est*

assez singulière pour échapper à l'environnement commun à beaucoup. Liberté chrétienne et agapè vivent de ce débat fraternel, de cette interpellation mutuelle, de ce jeu de miroirs qu'offrent l'Écriture, l'histoire et la communauté au présent. L'agir chrétien ne s'enferme ni dans la répétition ni dans la mode socio-culturelle : entre le "devenir contemporain d'Abraham" de Barth et les constantes fuites en avant de l'intelligentsia ecclésiale, il y a place pour une écoute de l'Esprit débouchant sur des choix originaux, libres, mais volontairement placés sous la critique fraternelle. Une réelle disponibilité de l'Esprit ne nous paraît pas plus risquée que le légalisme éthique dont le contre-témoignage ne fut que trop évident". in ANSALDI, Jean, *Éthique et sanctification*, Genève, Labor et Fides, 1983, p. 123-124. ; voir également dans CUVILLIER, Elian (Dir.)*Sola Fide/Mélanges offerts à Jean Ansaldi*, Genève, Labor et Fides, 2004, les articles de Elian Cuvillier, "*Ponhros* dans le Premier Évangile, Matthieu et la question du mal" ; Eric Fuchs, "La Loi, une approche anthropologique" et Henri Rey-Flaud, "Contribution à une clinique de la conversion".

[36] op. cit. p. 150. ; Barth définit, de façon plus complète, l'amour-agapé de la manière suivante, n'ajoutant rien d'autre qui ne relève que de la tradition ascétique chrétienne : *"Dans l'amour-agapé, l'homme se donne à son semblable gratuitement, sans rien désirer en retour ; il accomplit un acte d'audace pure, sans craindre de courir le risque de se heurter à l'ingratitude qui consisterait, pour celui qu'il aime, à renier sa propre humanité. Il aime l'autre parce que cet autre est son frère. Mais en voyant le frère dans son semblable, et en le traitant comme frère, celui qui aime selon l'agapé l'honore aussi en tant qu'homme. Il est simplement humain, il est l'homme réel qui manifeste et met en œuvre la nature humaine, précisément parce que l'amour-agapé dépasse l'humanité. C'est ce qu'on ne saurait dire de l'amour-éros. Certes, il consiste aussi, dans la plupart des cas, à se consacrer de multiples manières au prochain, et peut-être avec une chaleur et une intensité des plus grandes. Mais l'homme qui aime au sens de l'éros pense à lui-même, et non au prochain, exactement comme il le fait dans sa relation avec Dieu : pour lui, le prochain est un être à conquérir, une pâture, une proie dont il a besoin pour tel ou tel but qu'il se propose. Dès lors, comment l'homme qui aime au sens de l'éros serait-il un camarade ou un compagnon ? Comment verrait-il l'autre ouvertement et comment se montrerait-il à lui sans fard ? Comment parviendrait-il à s'entretenir loyalement avec lui ? Comment l'assisterait-il et recevrait-il son aide ? Il n'aime l'autre qu'en apparence, mais en réalité il ne l'aime pas du tout. Au moment où il s'intéresse à lui, il l'a déjà secrètement laissé tomber, il s'en est écarté. Et il est fatal que, tôt ou tard, cela apparaisse au grand jour. Dans la communion cherchée et apparemment trouvée au niveau érotique, se cache et guette la solitude qui n'a jamais quitté celui qui aime et qui finalement reprendra sa place. L'amour érotique est la négation de l'humanité. Certes, l'amour, même l'amour humain, est aussi une action en rapport – mais seulement en rapport – avec l'humanité. Et chez lui également l'humanité et par conséquent l'agapé ne seront pas simplement impossibles à discerner – en négatif ! Sous cette forme altérée, pervertie, l'homme devra quand même les reconnaître et s'y rallier – exactement comme, de l'autre côté, l'amour-agapé, en tant qu'action de l'homme et de sa nature, ne sera jamais si pur qu'il ne trahisse pas de quelque manière la proximité de l'amour-éros, son adversaire. Mais l'éros et l'agapé seront et resteront différents – fondamentalement différents précisément dans leur relation avec l'humanité. Et parce qu'ils possèdent tous les deux leur point de départ dans l'humanité, parce qu'ils en proviennent, une chose est et demeure claire : c'est que l'homme ne peut que se décider entre l'un et l'autre".*, op. cit. p. 148-149.

[37] *"Le Saint-Esprit est la puissance vivifiante qui fonde, rend possibles et réelles toutes les actions de l'individu au sein de la communauté chrétienne, leur donnant chaque fois un caractère déterminé, une portée et une direction précises. Il réveille l'homme, chaque*

homme, pour lui attribuer le comportement et la tâche qu'il lui destine. Il lui accorde les facultés, libertés et forces nouvelles qui lui sont nécessaires. Par les dons que reçoit de lui le chrétien, c'est toute la communauté chrétienne qui se trouve comblée. Par eux, le Saint-Esprit approfondit et enrichit sa vie. Il renforce son autorité pour qu'elle puisse remplir sa mission dans le monde. Mais ce sont des hommes, et des hommes pécheurs, chez qui le Saint-Esprit agit de cette manière : c'est leur faire humain qu'il légitime et revendique pour s'en servir. Cela signifie : ses dons, qui sont aussi ceux qu'il accorde à la communauté, se trouvent menacés dans la personne même de chaque individu chrétien. Si le Saint-Esprit "rend témoignage à notre esprit" (Rm 8, 16), il faut bien constater qu'un désastre risque très facilement d'arriver : en ce sens que les richesses spirituelles accordées et confiées aux chrétiens se transforment, dans leurs cœurs et leurs cerveaux, en richesses purement humaines, intellectuelles, morales, religieuses, et que chacun commence à les traiter comme s'il les avaient produites, comme si elles étaient à sa disposition, comme s'il en était le maître et pouvait s'en glorifier. Par là, l'individu est aussitôt tenté de les faire valoir contre les autres et contre les dons qu'ils semblent posséder eux-mêmes : sans voir que ce qui lui est donné, il l'a reçu, non pour lui-même, mais pour remplir son service dans la communauté, et sans prendre en considération l'importance, qui n'est jamais que relativement plus grande ou plus petite, de ce qui lui a été confié. Pour employer une image, nous dirons : il ne s'en faudra jamais que d'un cheveu pour que ce désastre ne se produise pas ou pour que, suivant au contraire la pente naturelle de la perversion humaine, il ne prenne des proportions plus ou moins alarmantes – ce qui entraînerait, non pas immédiatement la décomposition extérieure de la communauté, mais assurément sa décomposition intérieure, c'est-à-dire la transformation plus ou moins radicale de sa vie propre en celle d'une société religieuse profane et, ce qui n'est pas la moindre chose : la disqualification personnelle des chrétiens qui ont succombé à une pareille tentation. Plus l'action du Saint-Esprit est intense, plus ses dons sont abondants et puissants, et plus aussi grandit la tentation, le danger de les transformer comme nous venons de le dire, avec toutes les conséquences qui en résultent. Et c'est alors qu'il deviendra plus nécessaire que jamais de se poser la question critique, que personne ne saurait vouloir écarter en faisant état de quelque dynamisme ou plénitude de la vie chrétienne individuelle et communautaire : quel est le caractère spécifiquement chrétien qui distingue les diverses formes de l'action suscitée par le Saint-Esprit, en tant qu'il s'agit, bien entendu, d'une action humaine ? Oui, il faudra revenir au fait, se rappeler de toute urgence le caractère spécifique de la vie et de l'action chrétiennes. L'amour est précisément ce caractère"., op. cit. p. 234-235.

[38]BARTH, Karl, *Dogmatique, La doctrine de la réconciliation*, Quatrième volume, Tome troisième (***), (25), Genève, Labor et Fides, 1959/1974, p. 111.

[39] *"Le monde lui doit aussi son existence et sa manière d'être. Lui non plus ne serait pas ce qu'il est et comme il est sans Dieu, et même il n'existerait pas du tout. Dieu l'a aussi créé. C'est entièrement de lui, par lui et pour lui, que le monde existe lui aussi (Rm 11, 36). Cela signifie en outre : même ce qui se passe au dehors, dans le cosmos, et qui est très différent de ce qui se passe dans la communauté de Jésus-Christ, n'est pas une histoire étrangère à ce Dieu unique, une histoire qui échapperait à la volonté de son amour, à la toute-puissance de la miséricorde et de sa patience, à sa dispensation gracieuse – bref, une histoire qui, finalement et à proprement parler, serait dirigée par l'homme, ou par elle-même, ou par quelque autre seigneur".*, op. cit. p. 7.

[40] op. cit. p. 8.

[41] *"La communauté ferait preuve de manque de foi et de réflexion, si elle considérait et comprenait sérieusement l'histoire universelle comme une "histoire profane". Elle concéderait par là que cette histoire pourrait se concevoir et se développer comme telle, c'est-à-dire*

comme une histoire autonome, et donc toute différente par rapport à l'histoire du salut et à celle de l'Église. Or, il est impossible qu'elle lui concède une telle autonomie, si elle ne veut pas se rendre coupable avec elle de sa propre ruine. Bien au contraire, la pensée que Dieu exerce sa souveraineté royale et sa providence paternelle également sur l'histoire universelle devra être le premier pas, le pas décisif, de toute réflexion ici : le signe positif placé devant la parenthèse de tout ce qui peut être sujet à caution dans le monde. Telle est la réalité à laquelle la communauté de Jésus-Christ a tout lieu de revenir et de regarder toujours à nouveau. Dès le premier pas, elle serait infidèle à elle-même, c'est-à-dire à sa vocation et au Seigneur qui l'appelle, si elle voulait avoir une autre attitude"., op. cit. p. 8-9.

[42] op. cit. p. 14.

[43] *"Il y a d'emblée déjà un fait qu'on ne saurait négliger ou méconnaître : c'est que, dans son histoire, l'humanité se présente comme une masse notoirement perdue. La communauté ne peut s'y tromper : "Le monde entier est sous la puissance du mal". (1 Jn 5, 19). Pour elle, il est indéniable qu'à la lumière du témoignage prophétique qui lui a été confié, l'histoire du monde s'est présentée et se présentera toujours ainsi – précisément dans la continuité des situations et des destins, des méandres et des erreurs qui la caractérisent, précisément dans les répétitions et les mouvements cycliques qui, pour la grande ligne de ses divers aspects et développement, sont tellement plus significatifs que les progrès perceptibles çà et là. Que s'est-il passé et que se passe-t-il, au fond, dans ce qu'on appelle l'histoire universelle" ?*, op. cit. p. 15. Cela dit, le théologien met en relief quelques points supplémentaires : *"Or, voici les deux éléments – eux seuls ont une valeur théologique – de l'histoire universelle constamment embrouillée par les hommes : il y a d'une part la bonne création de Dieu, qui n'a pas été privée de son excellence et qui ne l'a pas perdue, qui n'est nullement "mise en pièce", mais qui existe dans toute sa gloire comme au premier jour – l'homme qui, en ce qui concerne ce qui fait de lui une créature et le distingue comme telle, est – peu importe ce qu'il fait – non pas mauvais, mais bon, ce qu'il faut dire également du cosmos qui l'entoure, créé pour être le "theatrum gloriae Dei", dans toutes ses dimensions explorées ou encore inexplorées, avec toutes ses possibilités et énergies connues ou qui sont inconnues et qu'on peut seulement pressentir – le cosmos dont la nature, qu'il a reçue de Dieu comme l'homme, n'a fait place à aucune autre nature et n'a pas été transformée. La création tout entière ne cesse pas de louer son Créateur, et la célébrer de notre côté à cause de son Créateur a certainement plus de sens que de vouloir la critiquer à cause de ses énigmes et ses duretés. "Tout ce que Dieu a créé est bon, et rien ne doit être rejeté, pourvu qu'on le prenne avec action de grâces" (I Tm 4, 4). Sous aucun de ses aspects et dans aucun de ses développements, l'histoire universelle, n'a encore cessé de participer à ce que Dieu a créé de bon, et de très bon, et qu'il a maintenu tel quel. D'autre part – et c'est le second élément dont il fait tenir compte (on pourrait ici sérieusement penser au diable) – il y a la réalité et l'activité de l'absurde, du néant, qui ne reposent nullement sur une possibilité donnée par Dieu qui n'ont pas été choisies et voulues par lui, le Créateur, mais qui n'existe que "per nefas". Qu'est-ce que cela ? Rien d'autre que la négation de la bonne création de Dieu, négation qui ne peut être elle-même que niée, exclue, rejetée par lui, et qui, par conséquent, pourrait et devrait aussi être niée, exclue, rejetée par la créature, par l'homme qui occupe le centre, la position-clé du monde créé, s'il vivait en paix avec Dieu, avec son frère et avec soi-même ! Et voici que, sous toutes ses formes et dans ses développements, l'histoire universelle, de même qu'elle participe à la bonne création de Dieu, participe également très profondément à sa négation infiniment nocive. Comment est-ce possible ? Réponse : "hominum confusione", c'est-à-dire parce que l'action des hommes ne consiste pas nettement et carrément dans la négation de la bonne création de Dieu, ni*

non plus nettement et carrément dans la négation du néant – et inversement : parce qu'elle ne s'accomplit pas dans une appropriation sans équivoque et résolue du néant, ni non plus dans son rejet sans équivoque et résolu, mais qu'elle consiste à confondre, à mélanger, à embrouiller pêle-mêle ces deux éléments qui, par nature, ne peuvent que s'opposer et rester inconciliables. Qu'on le remarque : les hommes ne parviennent pas à faire plus que vivre dans une telle ambiguïté et une telle irrésolution, c'est-à-dire qu'ils ne peuvent pas faire davantage que semer la confusion. Sous le gouvernement de la providence du Créateur, qui les limite dans tous les cas, c'est la seule chose qu'ils soient capables de faire. Mais, comme pécheurs, ils en sont en fait capables, tant vis-à-vis de Dieu que de leurs prochains et d'eux-mêmes"., op. cit. p. 17-18.

[44] *"Mais c'est précisément dans la faiblesse de ce qu'elle fait et accomplit, que se cache et agit sa force : son pouvoir supérieur à tous les autres. Le peuple de Dieu n'a pas besoin d'avoir honte de sa faiblesse, il lui suffit simplement de renoncer à toutes les tentatives de vouloir se donner l'apparence de la force – de compter pour un honneur de participer à la faiblesse de Jésus-Christ, de pouvoir être sans apparence et sans succès avec lui – et il prendra aussitôt conscience de sa force cachée mais des plus réelles, pour s'en réjouir avec une sérénité dont ne se font aucune idée d'autres peuples au milieu de leur déploiement de puissance".*, op. cit. p. 76.

[45] *"Non, aussi certainement que Jésus-Christ, son Seigneur, a été élu de toute éternité, non pas comme un λόγος ἄσαρκος mais comme le "Verbum incarnandum", comme Jésus de Nazareth dans son humanité et dans sa visibilité concrète ; aussi vrai (I Jn 4, 2) qu'il est "venu dans la chair", qu'il a vécu, souffert et qu'il est mort ; aussi certainement qu'il n'est pas dépouillé de sa nature humaine, mais qu'en elle il est ressuscité des morts, est monté au ciel et que, revêtu d'elle, il siège à la droite de Dieu ; aussi certainement que l'abaissement de Dieu dans la chair, dans la condition même de l'humanité adamique, n'est pas un amoindrissement regrettable, mais qu'étant l'œuvre de sa grâce, il marque le triomphe et l'achèvement parfait de son honneur et de sa gloire éternels, pré-, supra- et post-temporels – ainsi, dans et par le même Jésus-Christ, Dieu a aussi élu sa communauté dans son caractère extérieur, visible et profane, dans son identité avec tous les autre peuples, et loin d'être débarrassée ensuite de ce caractère, elle le conservera, c'est-à-dire qu'elle apparaîtra sous son aspect visible et profane également lors de la consommation de toutes choses, lors de la révélation finale et du retour du Seigneur – sans plus être exposée, certes, à aucune méprise, mais parce qu'elle participera à la vie éternelle dans la communion avec Dieu, elle se présentera alors telle qu'elle est en toute clarté".*, op. cit. p. 48-49.

[46] [...] *"Ou, positivement parlant : il sait que, derrière et dans tout ce qui se présente à lui, la nouvelle figure du monde, qui seule, en premier comme en dernier ressort, mérite d'être prise au sérieux, se trouve cachée et cherche à percer. C'est pourquoi il ne saurait partager l'enthousiasme de ceux qui pensent que la vieille figure de ce monde peut vraiment être améliorée, ni le scepticisme de ceux qui, parce qu'ils tiennent la chose pour impossible, croient devoir désespérer. Il n'a besoin de juger nul homme avec optimisme ou pessimisme, parce qu'il sait une seule chose de chaque homme, quels que soient ses exploits et ses vertus, ou ses fautes, ses vices et ses crimes : c'est que Jésus-Christ a vécu, est mort et est ressuscité pour lui aussi. Devant le désordre qui trouble les choses et les rapports humains dans l'histoire, il ne peut pas se "crisper", que ce soit dans une attitude réactionnaire ou révolutionnaire, parce que, en regardant à la réalité déjà présente, en Jésus-Christ, de l'histoire, il est conscient du caractère impropre et passager de tout ce que l'homme construit et démolit – ou, positivement, parce qu'il est conscient du caractère propre et définitif de la destruction et de la reconstruction qui ont déjà eu lieu en Jésus-Christ, et parce qu'il attend simplement leur manifestation visible dans le monde, pour lequel elles*

ont été accomplies. Telle est l'assurance avec laquelle la communauté fait face à toute l'histoire et affronte l'humanité qui ne connaît pas encore une telle assurance. Elle ne saurait avoir peur : ni de l'histoire au milieu de laquelle elle existe, ni pour elle – et, par conséquent, ni de l'humanité, ni pour elle, puisque celle-ci agit toujours comme si elle en avait encore les moyens. Et parce qu'elle ne saurait avoir peur, elle ne saurait non plus haïr, mais, que cela lui paraisse facile ou difficile, elle ne pourra qu'aimer. En définitive et à la longue, elle sera toujours "pro", c'est-à-dire pour les hommes, parce qu'en Jésus-Christ, Dieu est pour eux et a tranché en leur faveur – et jamais "anti", c'est-à-dire contre n'importe quel individu particulier. Et comprenons-le bien : elle ne mesure ni ne pèse son assurance. Elle ne se demande pas ce qu'il en sortirait si, pour changer, elle le faisait. En tant que communauté appelée par Jésus-Christ et qui le connaît, elle n'a pas le choix. Parce qu'elle est nécessairement liée à lui et orientée sur lui, elle ne peut faire autrement que vivre dans la plus grande assurance et confiance, en plein milieu du cours que suit l'histoire"., op. cit. p. 40-41.

[47]Il en nommera deux autres : *"La communauté réelle de Jésus-Christ est la société dans laquelle il est donné à des hommes de se reconnaître solidaires du monde et de se comporter en conséquence. Non pas de devenir semblable au monde". et "En tant que communauté réelle de Jésus-Christ, elle est la société où il est donné à des hommes d'être engagés envers le monde".*, op. cit. p. 102 et 107.

[48] op. cit. p. 98.

[49][...] *"Connaître les hommes veut dire : embrasser d'un même regard tous ces conditionnements de chaque vie humaine, sans considérer aucun d'eux si ce n'est dans ses rapports positifs et négatifs avec les deux autres – en d'autres termes ; regarder chaque homme, mais aussi chaque groupe d'hommes d'ordre naturel ou historique, en fonction du fait que la bonne création de Dieu, leur propre péché et la grâce réconciliatrice déterminent certainement leur existence et leur manière d'être, leurs faits et gestes". etc.*, op. cit. p. 99-101.

[50] *"La communauté est, au sein du monde, le lieu où l'on peut connaître l'homme en général et donc le monde tel qu'il est, avec la liberté et l'ouverture que nous avons décrites, avec cette bienveillance à la fois critique et compréhensive. Mais, en fait, est-ce vrai" ?*, op. cit. p. 101

[51] *"La raison de la bienveillance critique et compréhensive dont ils (les étrangers à la communautés) sont l'objet au sein de la chrétienté, Dieu, en tant qu'il est le mystère, l'origine et le but de la manière dont ils sont considérés par les chrétiens – tout cela peut leur être et leur rester caché ; et pourtant, si énigmatique qu'elle soit pour eux, cette bienveillante vision ne pourra pas être sans qu'ils en ressentent tout au moins les effets. On peut et doit tranquillement admettre que c'est là le critère, et même le critère essentiel, permettant de trancher la question suivante : est-ce que l'Église dont on fait partie et dont on est coresponsable est en ordre ou non – est-ce que l'on est soi-même en ordre ou non, comme membre responsable de cette Église ? Chaque fois que la liberté, l'ouverture, l'universalité, la bienveillance, en un mot, de la connaissance du monde tel qu'il est ne seraient pas visibles, remarquables, sensibles au dehors – chaque fois que la communauté ne donnerait pas du tout l'occasion de réfléchir aux gens de son entourage, mais que ceux-ci auraient l'impression qu'elle ne connaît rien et qu'elle prétend leur "prêcher" n'importe quoi sans rien savoir d'eux – ce serait un très mauvais signe, un signe alarmant, indiquant que quelque chose n'est pas du tout en ordre dans la relation de la communauté avec le fondement même de son existence, et une apostasie serait en train de se produire là en se camouflant sous une sainte gravité. Oui, tout pourrait manquer à la communauté qui se réclame de Jésus-Christ, et tout ce qu'on pourrait dire de plus de son existence pour le*

monde serait bâti sur le sable, sinon en l'air, si, sur ce point central, elle venait à faire défection vis-à-vis du monde, si, s'égarant pour sa part en se construisant une image du monde, au lieu de garder sous les yeux le monde réel, elle se mettait à s'assimiler au monde qui ne se connaît pas lui-même et à tâtonner avec lui dans les ténèbres"., op. cit. p. 102.

[52][...] *"Parce que dans sa manière d'être divine, et, en Jésus-christ, dans sa manière d'être divino-humaine, Dieu est là pour le monde, c'est aussi le cas de la communauté chrétienne dans sa manière d'être purement humaine. Toute ecclésiologie est fondée dans la christologie, limitée critiquement mais aussi déterminée positivement par elle : il en est de même de la thèse particulière qui nous intéresse maintenant, à savoir que l'Église est là pour le monde. La communauté ne peut pas croire en elle-même, elle n'en a pas le droit : pas de "credo in ecclesiam" même ici ! Mais, parce qu'elle croit et comme elle croit en Dieu le Père, le Fils et le Saint-Esprit, il lui est permis et commandé de croire et de reconnaître par la foi sa propre réalité : "credo ecclesiam" – et de croire aussi, non pas comme à un idéal, mais comme à une réalité, qu'elle est là pour le monde – Dans ce qui suit, nous allons essayer de développer cette connaissance du fondement de notre pré-supposition, sous les angles les plus importants qui doivent être considérés ici".*, op. cit. p. 117-118 et ce qui suit jusqu'à la page 128.

[53] op. cit. p. 131-132, et sa réflexion se prolonge jusqu'à la page 135.

[54] op. cit. p. 137 et 166-167.

[55] *"Il n'y a plus qu'à ajouter ceci, désormais : là où ce second danger, à savoir la rupture de la constance de l'Évangile, devient aigu, le premier ne peut pas être écarté, puisque l'un et l'autre ont la même origine. Cela signifie : l'Évangile dégradé en un simple objet et, par là même, exposé à toutes les déformations possibles, l'Évangile qui, tôt ou tard, se trouve déformé, ne peut absolument pas avoir le caractère d'une parole vivante, qui vise des époques et des situations précises, et qui suscite des décisions concrètes. Il lui manque tout ce qui serait nécessaire pour cela : l'amour, la justice, la sagesse, l'autorité. D'où les tiendrait-il ? Dans la bouche de la communauté, qui fait du sujet unique, souverain, incomparable, un simple objet, pour le maîtriser forcément à partir de présuppositions qui lui sont étrangères, il n'est justement pas la Parole du Seigneur vivant, le "marteau qui brise le roc le plus dur" (Jr 23, 29). Sous une telle forme, il ne parviendra pas à opérer la percée dans le concret, qui était primitivement visée. En le soumettant au processus que l'on sait, on lui a d'avance ôté la puissance nécessaire à cela. Si, compris et traité par la communauté comme une simple objet, il a perdu sa constance, il a aussi par là même perdu sa vitalité. L'effort accompli par la communauté afin de rendre actuel son message ne peut aboutir qu'au fait que, plus que jamais et toujours plus profondément, son témoignage sombre dans le domaine de la communication de vérités générales, neutres et tronquées. Car, dans la bouche de la communauté, l'Évangile ne peut devenir une parole concrète, mordante, visant des époques et situations particulières, que si elle le proclame dans son unité et sa constance : comme l'Évangile éternel. La première erreur dont nous avons parlé, n'a fait qu'appeler la seconde, et la seconde ne peut que susciter la répétition de la première. Il n'en saurait aller autrement lorsque, selon le mot de Jérémie (2, 13), on commet le double péché qu'il dénonce : "Ils m'ont abandonné, moi, la source d'eau vive, pour se creuser des citernes, des citernes crevassées, qui ne retiennent pas l'eau".)*, op. cit. p. 160.

[56] op. cit. p. 163.

[57] *"En revanche, elle peut et doit vivre – c'est sa grande permission – uniquement de la promesse, accomplie en Jésus-Christ, qui repose sur son service. C'est une promesse qui ne saurait lui faire défaut. Que signifie et que peuvent lui faire les questions et les*

tourments qui l'assaillent, par rapport à cette promesse ? Quelle importance ont donc ses égarements en face de positions et des prétentions du monde ? Que sont donc les limites étroites – toujours trop étroites ! – de ce qu'elle médite et accomplit, que sont les folies et les erreurs qui seront toujours les siennes, ici ? Que signifient, enfin, le passé toujours discutable, le présent lamentable et l'avenir profondément problématique de son service ? La communauté ne doit jamais – puisse-t-elle l'inscrire dans son cœur et sa conscience à travers toutes les questions et soucis qui sont les siens ! – vouloir s'abandonner à elle-même, pour chercher à puiser et à se désaltérer à ses propres sources. Elle s'en remettra toujours, au contraire, à la promesse qui est accomplie en Jésus-Christ et dont elle est l'objet par le fait même qu'elle se trouve appelée à le servir. Cette promesse est certaine et rien ne peut l'ébranler. Elle est clairement connaissable et facile à saisir. Sur l'immense pression que subit de toutes parts la communauté, elle exerce une contre-pression décisive. Elle est la certitude de la communauté en plein milieu de l'incertitude, sa puissance en plein milieu de l'impuissance, sa santé en plein milieu des maladies latentes ou aiguës qu'elle subit, sa richesse en plein milieu du dénuement, son prestige en plein milieu des heurts et malheurs de son service. Elle la fait se réveiller chaque fois qu'elle s'est endormie, reprendre courage chaque fois qu'elle a perdu courage, pour la remettre en marche après toutes ses fatigues et lassitudes. Elle donne à son histoire une durée : jour après jour et d'un siècle à l'autre. Elle permet et commande à la communauté d'exister, en dépit de tout ce qui l'effraie et l'humilie, dans une assurance sans pareille : de continuer sans cesse à être au service de cette cause. Cette promesse justifie la parole qui a été dite un jour à propos de la communauté chrétienne : "fluctuat nec mergitur !" Elle est la promesse, accomplie en Jésus-Christ, dont dépend tout le service confié à l'Église"., op. cit. p. 182-183.

[58] *"Expliquer l'Évangile signifie retracer les points, les lignes et les contours de son contenu en fonction des relations et proportions où il s'ouvre et s'explique lui-même : non pas avec un art et un pouvoir divins, mais tout simplement avec l'art et le pouvoir humains qui sont accordés à la communauté en tant qu'elle est le peuple de Dieu. Expliquer l'Évangile signifie décrire l'essence, l'existence et l'action de Dieu, le Créateur, le Réconciliateur avec tout ce que cette œuvre implique, et telles qu'elles sont incarnées dans l'épiphanie et la vie, dans la mort et la résurrection de Jésus-Christ – c'est-à-dire exprimer tout cela conformément à la Parole de Dieu elle-même, mais sous des formes toujours nouvelles de la représentation, de la pensée et de la langue humaines".*, op. cit. p. 189-190 et 191.

[59] *"Or, interpeller les hommes évangéliquement signifie décisivement : leur présenter la grande parabole de l'annonce et de l'explication de l'Évangile, de telle manière qu'ils remarquent qu'en sa pointe même, l'Évangile les concerne et les touche directement, que, pour autant que puisse le faire une parole adressée par des hommes à d'autres, il leur "transperce le cœur" (Ac 2, 37) – c'est-à-dire de telle manière qu'il soit question d'eux dans l'Évangile, parce qu'il est la vérité des plus générales qui, précisément en tant que telle, réclame leur prise de connaissance et leur connaissance tout à fait personnelles. Interpeller les hommes évangéliquement signifie : mettre en question aussi énergiquement que possible leur illusion que l'Évangile est une "réalité" sociale destinée à des gens "spéciaux" ayant besoin, par exemple, d'une "religiosité" quelconque et capable de la recevoir – pour leur montrer d'une manière aussi claire que possible qu'il s'agit dans l'Évangile, de la réalité qui est le mystère de l'existence de tous les gens, du monde entier, mais qui, comme telle, est aussi directement leur propre mystère et celui de toute leur vie".*[...], op. cit. p. 194-195.

[60] Ces douze points sont développés des pages 208 à 250.

[61] *"Ainsi la foy croit que Dieu est véritable ; espérance attend qu'il révélera en temps sa vérité. La foy croit qu'il est nostre Père ; espérance attend qu'il se portera tousiours*

tel envers nous. La foy croit que le vie éternelle nous est donnée ; espérance attend que nous l'obtiendrons une fois. La foy est le fondement sur lequel espérance repose ; espérance nourrist et maintient la foy". CALVIN, Jean, *Institution de la religion chrestienne*, Livre Troisième, chapitre II, 42, Paris, Vrin, 1960, p. 62.

[62]op. cit. p. 261-263.

[63] op. cit. p. 269.

[64] *"La fin du chrétien fait aussi partie de ce qu'il aperçoit devant lui. La seule chose dont le chrétien puisse être absolument sûr quant au futur, comme n'importe lequel homme d'ailleurs, c'est que tôt ou tard, à tel ou tel moment de l'avenir qui vient, il mourra – que ce soit avant la fin du temps qui sera marquée par la révélation ultime de Jésus-christ, ou que ce soit lors de cet événement lui-même. Par là un point final sera mis à son existence temporelle et donc aussi à sa fonction de témoin de Jésus-Christ dans le temps".*, op. cit. p. 274-275.

[65]Notes : Karl Barth développera son eschatologie sur l'hypothèse de la παρουσία (donc de la présence définitive et dans sa chair du Christ dans le monde), laquelle, théologiquement, demeure, pour lui, une certitude ; une note du théologien sur 1 Co 15, 51-53 tente de démontrer l'espérance de Paul qui, mais dans le verset suivant : *"Aujourd'hui, nous voyons au moyen d'un miroir, d'une manière obscure, mais alors nous verrons face à face ; aujourd'hui alors je connaîtrai comme j'ai été connu".* (1 Co 13, 12, version Segond). Paul apporte quelques nuances qui fondent spirituellement cette espérance dans les réalités du monde et l'action du croyant, et pourtant la certitude d'une παρουσία ne nous est pas, ici, dévoilée, particulièrement dans le verset 13, que la version Segond, cette fois-ci, ne nous rend pas fidèlement : *"Maintenant donc ces trois choses demeurent : la foi, l'espérance, la charité ; mais la plus grande de ces choses, c'est la charité".* ; la version Darby (1986) et la TOB (2010) préféreront la traduction suivante du mot ἀγάπη par "amour fraternel" ou "amour" : *"Or maintenant, ces trois choses demeurent : la foi, l'espérance, l'amour, mais la plus grande de ces choses, c'est l'amour".*, plus précisément dans le texte d'origine : Νυνί δὲ μένει πίστις, ἐλπίς, ἀγάπη, τὰ τρία ταύτα μείζων δὲ τούτων ἡ ἀγάπη.

[66] op. cit. p. 289.

[67] op. cit. p. 294.

[68]Un historien britannique parle de "guerre civile européenne" : KERSHAW, Ian, *L'Europe en enfer/1914-1949*, Paris, Seuil, 2015/2016.

[69] voir BARTH, Karl, *L'Église*, Genève, Labor et Fides, 1964, p. 22.